

Cavales

Du même auteur

terrasses, éditions MIX., 2004
Blanche, éditions MIX., 2004

Antoine Boute **Cavales**

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

www.collectifmix.org

© éditions MIX., 2005
ISBN : 2-914722-42-7

éditions **MIX.**
28, av. de Laumière - Paris 19

terrasse basse

tortillages de plantes, insectes et orties, menues tiges noires et pourries – horizon de vert translucide et lumières d'or, orées de bois sombres; au creux d'un vallon l'espace qui fût une prairie est maintenant recouvert d'une marée haute de troncs divers et plantes en tous genres, arbres assez jeunes, coulis d'insectes, marasme

au beau milieu là dorment d'antiques thermes, d'anciens bains dorment et s'effilochent, bords mangés par la mousse, d'antiques thermes, d'anciens bains; sur une terrasse en face de bassins nous avons fixé nos camps pour boire quelque alcool, sur une terrasse à fleur de terre, fleur d'orties nous restons le jour plein

terrasse de pierres sombres, terre noire trop riche et tiges pourries en tous genres – odeurs légères, nous sommes

baignés, attablés parmi des pétilllements d'urine solaire venus des frondaisons-voûtes feuillues; verts rances, jaunes juteux, démangeaisons d'orties – cuire dans un coin de la viande sur un feu, boire de l'alcool blanc; les bassins croassent de bêtes grouillant dans un fond d'eau et de feuilles pourries – feuilles pourries – le bleu triste des bords s'efface au vert-mousse, la chaleur ample, monte, prairies étendent au-delà des arbres leurs corps allongés – hordes de crapauds, arbres adolescents, insectes vert-bruns, reflets jaunes, frère et sœur attablés – l'œil d'Ariane est injecté de sang d'avoir bu trop, bu et défoncé corps son rot son corps, pâle (trop même)

mes dents, si jeunes mais déjà elles – dans le fond se déboîtent pour cause de manques divers en certaines substances essentielles

insectes, marasme

l'été flotte

pieds nus dans les eaux des bassins, boue noire de fleurs, feuilles et fruits pourris – des oeufs de grenouilles nous suintent d'entre les orteils

la prairie au-delà des derniers arbres jacasse à plein nez sous le soleil – jacasse, jacasse à plein nez de luminescences solaires, lourdes et bourdonnantes, fragiles

chaussettes polaires, l'été

prairie de laine couverte nous avons la fraîcheur de nos corps, nous avons face aux orties nous avons ces bassins, les terrasses mangées d'orties et une construction : d'anciennes « douches », ou : « vestiaires », et leurs dalles par terre : vert-de-gris, gris-bleu, carrelages, carrelages agréablement froids sous nos pieds nus et là dans cette « antichambre »

Ariane pose son corps nous fuyons là la tourbe énorme la chaleur de l'été nous y, cloîtrons nos corps, corps d'Ariane, corps sœur, elle, ne me regarde-t-elle pas ?

debout face à elle, elle me regarde

elle me regarde

le frais du carrelage vieux, l'odeur de la poussière –

vitres couvertes de végétal, de plantules en tous genres, de toiles d'araignées, de particules crasses brunes – l'odeur du frais l'été – ma poitrine – l'œil d'Ariane dans l'ombre – son œil n'est-ce pas me regarde, – et j'avance vers elle

tectoniques arches nos corps s'emmêlent et fument l'air jusqu'au plafond nos corps dans cette pièce eux frappent, frappent gras ou secs frappent, nos corps apaisent l'air martial sangs gisent, foncent vois, vois rampe porte à la

ronde à la coup de pelle à la dicte, toi dicte freine pas je t'en,
cuir feu tendre – Ar,iane-Ar,iane-A – belle tempe, douce,
bleus aux jambes et cheveux roides, bouts noirs fi

carpes rongées or dépouille d'écureuil desséché – nous
avons fait debout la danse et, sur la paille l'existence retenue
– yeux larges et ouverts sur l'autre

arc sœur couchée, corps torse bois, l'ombre froide son
visage – s'efface dans l'ombre

bleus et effluves, odeurs sens de peaux nos cailloux
intimes, les plaies mollusques rases, les loutres goinfrées,
les linges, torses

son visage dans l'ombre, nos yeux sont larges, ouverts
sur l'autre – ouverts sur l'autre, nos yeux

dalles, froides dalles froides dalles – des carrelages
anciens jonchent le sol, la surface entière voyons : recou-
verte d'une fine couche dehors c'est l'été, jacassent près,
orties, bourdons noirs – les pies – une fine couche une pous-
sière humide recouvre notre terrier, notre trou tiède et là, là à
l'ombre, nos formes s'enlacent – s'enjambent – rideau fleuri
en plastique, ample, gonflé de courant d'air nous sépare du
dehors cohorte de vent comme Copenhague

et lorsque nous ne nous – enfilons pas n'enlaçons pas
nos corps dans la fraîcheur de cette salle, Ariane (prostituée

nocturne) dort par terre sur la terrasse, repliée sur elle-même
et cul aux plantes, une lumière douce-verte la berce elle se
repose de sa nuit, prépare son corps à la nuit à venir

deux chiens aux bois, frère-sœur sauvages, liment leurs
dents passent – j'écris, elle dort

les dalles froides à terre leur teint fade; les multiples
petites piques ou pollens ou arrache-sang des insectes – le
noir-terre du sol riche et pourri, les arbrisseaux tiges adoles-
centes, l'écorce grise-impertinente des hauts hêtres, le corps
de ma sœur bête endormie, traînée

alors je n'ai de cœur que pour – frôler de mon corps le
jus de notre mère son odeur ses couleurs, pâles ternes grises,
ternes, exquises électrifées arrachées tristes, roses – de mon
corps s'échappe, de ma Loire grisaille du cervelet s'échappe
instantanément une coulée non calculable n'est-ce pas ? une
sorte de – mare abstraite atrocement corporelle la douleur ?
la douleur propre à la délectation d'être dans sa vie, à elle sa
vie à Sylvie, notre mère à Ariane et à moi

Sylvie morte à quelque douze ou treize ans morte, délec-
tation douloureuse je peine fort à ne gratter pas cette couche
je peine fort, à ne pas faire se faire se jaillir ! n'est-ce pas ma
main tremble fait se – crisser la pointe au cahier les houles
de matières se lâchent d'elles-mêmes elles s'emballent, me
vautrer me vautrer me vautrer je ne veux rien d'autre crisse
la pointe au cahier, foulées larges, mots longs je nage et
des vues me viennent, des vues me viennent amples, calme
calme j'espère pouvoir calmer le jeu et tandis qu'Ariane

dort, boulette dans un coin, je suis attablé et j'écrase, au cahier mots j'écrase écrase mots sang à encre noir-poulpe en forêt calme, calme – notre mère elle s'était, à douze ans déjà elle s'était – enfuie et arrivée ici dans cette forêt s'y était – comme prostituée plusieurs semaines ou des mois et là postée au long du chemin parmi d'autres elle se tenait, notre père passait et il l'a prise, elle s'est tout de suite endormie tout de suite endormie dans la voiture, pauses le long des routes, multiples pauses il l'a –

et :

presque rousse ou rose – inconsciente, la peau criblée de taches, petite – voici qu'elle accouche dans les bois notre père grimpe froid à la douleur de cette fille et la soigne et la tue

étant là nous, croupissant dans la belle torturée les dégâts encore bleus sa peau est un filet petit filtre translucide de lumière et d'eau pâle lèvres et ventre intestins torturés ses petites dans le fumier humus froid petites fesses

nous nous faisons accoucher d'elle dévêtue et sa robe toute crasse traîne salie de bon cœur de bon cœur la main du père qui nous prend, Ariane une lueur profonde gouffre noir et moi ce petit gris d'espérance cannibale, yeux même clos même ouverts, nous à lécher avaler flèches les entrailles de la mère – son bassin sa grisaille ses muqueuses, sa matrice écorchée, le sang son intime rouge sang les mains du père ganglions glandes de toutes sortes

souffle chaud l'air d'été ses mille sortes de noir le jour Apollon musagète et ses mille particules de noirceur flaques petites flaques de marrais sales

sale sel l'eau propre les eaux mère petite encore enfant elle enfante morte à coups de bêche et choc de la lumière qui n'en finit pas d'arriver

mère misérable la douleur piquantes infections des marrais les fesses qui macèrent le jus la mort et pourtant nous plus tard

je et elle aussi sœur avide frère avide entretenons et plus tard sur le tard sur le tard elle et moi la forêt entretenons cet endroit cette odeur la viande rose et sa chair fillette notre mère son odeur et sa chair ses entrailles les muqueuses et ses plis petites particules ses organes

et l'odeur des insectes venin offensif une offense à son corps, autel de j'accouche à mon tour d'elle

si par terre elle s'y met elle accroupie sauterelle délicate paroxysme d'écriture la maternité comme virginal comme pour elles lèvres comme pour nous – femme vieille et grise de peau à l'intérieur de ses entrailles bénites d'enfant elle nous : largue parmi des relents argentés semés là comme par dieu nos âmes loups s'éveillent se dégagent pâles des pierres

pas loin du lac dénivellations ni pentes douces elle à fleur d'eau comme pour dire la distance volatile et page bleue, si près même des tics et des feuilles du printemps les cadenas glaces de profondeurs invisibles qui restent puis soutirent le miel fin qui arrive : le veuf extirpe de sa femme encore fraîche morte les orphelins nous bêtes de sang